

Nathalie Ricard

Révélation



– Est-ce que tu pourrais aller au quatre-vingt six boulevard Malesherbes, au domicile de madame...

– Ce n'est pas mon secteur ! riposte vivement Guillaume.

– S'il te plaît, Guillaume, tout le monde est pris, c'est de la folie, cette nuit !

Guillaume laisse échapper un gros soupir de contrariété.

– Ok. Répète-moi l'étage et le nom.

Guillaume se gare en double file devant l'immeuble cossu, son regard nostalgique s'attardant sur l'entrée du parc Monceau. Il est deux heures du matin. Il ose lever les yeux vers les fenêtres du quatrième, c'est encore allumé.

Le code d'entrée est toujours le même. Le spacieux ascenseur semble l'attendre. Son doigt effleure le bouton quatre, puis à regret, enfonce le trois. Il toque à la porte.

– Docteur Maraval ! ajoute-t-il pour rassurer la personne qu'il devine derrière le judas.

Une dame âgée ouvre timidement la porte.

– C’est mon mari, fait-elle en le conduisant dans la chambre.

– Que vous arrive-t-il, monsieur ? demande Guillaume d’un ton bienveillant.

Guillaume a plus écouté que soigné. C’est souvent comme ça, la nuit, les symptômes étant fréquemment exacerbés par l’angoisse du noir, de la solitude ou de la vieillesse. Ce soir, ce sont les trois. Il a rassuré, réconforté tout en tendant l’oreille. Que fait-il, là-haut, dans son antre ?

Et cette musique, toujours la même... Et moi, plaqué à sa porte, en attente, le cœur battant, lamentable, une vraie loque... Je me laisse glisser par terre et me prends la tête entre les mains, en appuyant fortement sur les tempes.

Non ! Pas ça...

Ce soir-là...

– Guillaume, c’est pour toi, un jeune homme mal en point... quatre-vingt-six boulevard Malesherbes. Ne sonne pas à l’interphone, je te donne le code, quatrième étage, un seul appartement sur le palier. Bon courage. À Plus.

Et voilà comment tout a commencé...

Par une décharge électrique, quand la porte s’est ouverte. Seigneur, qu’il était beau, le corps dénudé et ruisselant de fièvre ! Grand, des épaules de nageur, des cheveux blonds bouclés, des yeux verts qui se sont éteints... et il s’est effondré, brûlant. Je l’ai accueilli évanoui dans mes bras. Magnifique. Bouleversant.

Allongé sur les draps sombres et humides, dans une chambre plongée dans l'obscurité, une simple veilleuse rendant un semblant de luminosité rougeâtre, il était vulnérable et superbe. Voyeur sain, je profitais du spectacle, rempli de confusion et de désir.

Il a soudainement frissonné et je l'ai recouvert.

Après quelques battements de paupières, ses yeux se sont ouverts et agrandis de surprise en me découvrant penché sur lui. J'ai chuchoté :

– Vous avez appelé les urgences médicales, vous vous rappelez ?

Il a fait un léger signe d'approbation de la tête.

– Avez-vous pris votre température ?

Toujours le même signe, mais pour dire non, cette fois. J'ai sorti un thermomètre digital. Il a tenté vainement de parler, d'un geste m'a montré ses oreilles et sa gorge. J'ai voulu allumer une autre lampe, sa grimace m'en a dissuadé. J'ai palpé sous les oreilles, les ganglions étaient gonflés. Pareil, sous les aisselles.

– Quel âge avez-vous ? lui ai-je demandé en descendant la couette.

Et là, c'est moi qui ai eu une poussée de fièvre en glissant ma main sous son caleçon pour palper l'aîne. Un désir brutal, aussi incongru que stupéfiant m'a traversé. Nouvelle décharge électrique. Honteuse, celle-là. Je suis médecin ! Et l'éthique, bon Dieu ! Mais qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai les joues en feu alors que

je l'examine.

Il a chuchoté :

– Vingt-sept.

Puis il a haussé les sourcils d'étonnement.

– Vous avez les oreillons. Vous n'avez pas été vacciné ?

Il a soulevé les épaules.

– Vous ne savez pas ?

Il a fait non de la tête et un filet de voix rauque s'est extirpé de sa gorge souffrante :

– Pourquoi, c'est important ?

– Et bien... cette maladie... contractée à votre âge... peut entraîner... certaines... complications... comme... la stérilité...

Aucun effet. Aucune émotion. Aucune réaction. J'étais prêt à lui demander s'il m'avait bien compris quand l'abattement a déferlé brusquement sur lui comme une vague, et j'ai senti son corps s'affaïsser pour fondre sous la couette, terrassé par une nouvelle poussée de fièvre. Il a fermé les yeux. J'ai retenu mon souffle. Mon Dieu qu'il était beau ! Irrésistible. Fragile.

J'ai cherché la salle de bains.

Il y avait toujours de la lumière dans l'entrée mais de faible intensité provenant d'un spot. Quand j'ai ouvert la première porte qui venait, un autre spot s'est allumé instantanément. C'était bien la salle de bains, magnifiquement carrelée, avec une immense baignoire, une cabine de douche vitrée et une

imposante vasque. Tout était noir, étincelant de propreté. Je n'osais plus avancer. J'aurais dû me déchausser.

Rien ne traînait. Une pile de serviettes d'un blanc immaculé reposait dans une corbeille en rotin. J'ai osé ouvrir la porte de l'unique placard, il y avait des produits d'hygiène et de beauté de grandes marques. J'ai trouvé ce que je cherchais et je suis retourné dans la chambre sur la pointe des pieds. Il a dardé sur moi un regard mauvais, contrarié.

– Je cherchais des médicaments... ai-je justifié avec un rictus contrit. Il n'y a pas de traitement spécifique des oreillons. Un repos complet s'impose et la prise d'analgésiques pour vous soulager.

Le cercle rougeâtre qui émanait de la veilleuse se détachait sur le plafond, on aurait dit la lune. Je le trouvais tellement beau dans ce halo de lumière. Et puis, nous parlions si bas...

Avec son accord, je suis allé lui chercher un verre d'eau. Et à nouveau, plusieurs spots se sont allumés découvrant une cuisine ouverte sur un spacieux salon. Là encore, ce n'était que luxe et propreté.

Quelle démesure ! Tout était immense. La baignoire, la douche, le lavabo, le lit, et maintenant, le frigo, le canapé en cuir, l'écran plat. Impeccable. Encore. Cette pièce ne dérogeait pas à la règle. Les murs étaient gris métallique, à l'exception de ceux encadrant de hautes fenêtres rouge sombre. Le carrelage de la cuisine était d'une brillance parfaite.

Rien. Pas de photographies, de babioles sur les rares meubles de style ancien. Une splendide et imposante armoire, au bois patiné, trônait dans la cuisine. J'ai tourné l'énorme clé, tous les couverts, les verres y étaient soigneusement rangés, libérant un plan de travail nickel. Il avait bon goût. Les couleurs, plutôt tendances, s'accordaient parfaitement avec l'ancienneté du mobilier. J'ai rempli un verre d'eau et me suis rué dans la chambre d'où j'entendais des gémissements.

Il délirait. Son front était bouillant.

J'ai passé une serviette de toilette sous l'eau froide et je l'ai rafraîchi. Dans son agitation, la couette avait glissé et je me suis délecté de ce corps sculptural, superbe. Je ne l'épongeais plus, je le caressais. J'étais bouleversé, mes sentiments ébranlés, mes pensées sans dessus-dessous. J'aurais voulu le soigner tout le reste de ma vie.

J'ai décidé de changer ses draps. Quand j'ai poussé la porte du dressing, des lumières se sont allumées sur des rangées de costumes haut de gamme, des chemises impeccablement repassées, des piles de pulls et de tee-shirts pliés à la perfection. Un grand nombre de chaussures de grandes marques étaient rangées sur une étagère. Mais qui était-il pour posséder un immense appartement sur le boulevard Malesherbes, face au parc Monceau, un intérieur plus que confortable, des produits de luxe, des fringues hors de prix ?

Je ne le connaissais pas, pourquoi je faisais tout ça ? Sans doute par compassion. Il était malade et seul. Seul mais riche. Riche mais seul. Et surtout... terriblement attirant... Dans un tiroir, il y avait des housses de couette et des taies d'oreiller, que des couleurs foncées. J'ai enroulé mon Apollon dans la couette et l'ai amené vers moi, sur le côté droit du lit. Il était en plein délire, agité, tremblant, incohérent dans ses propos. J'ai gardé une main sur lui tout en retirant le drap housse du côté gauche que j'ai aussitôt remplacé par le nouveau. J'ai contourné le lit et l'ai attiré sur le drap sec, toujours en le maintenant. Il avait chaud, maintenant. J'ai enlevé la partie du drap housse humide pour finir d'installer l'autre.

Il s'est calmé. Je l'ai lâché et en ai profité pour changer la housse de couette. J'ai rafraîchi à nouveau son corps avant de le recouvrir. Il dormait, paisible, la crise étant passée. J'ai humecté son front inlassablement, interrogeant ma conscience, l'envoyant bouler après.

Plus d'une heure était passée. D'autres patients devaient m'attendre, mais je n'osais pas le réveiller, ni partir. Pas comme ça. Je suis allé au salon pour téléphoner, noter des adresses.

– Qu'est-ce que vous faites-là ?

Il se tenait contre le mur, dans l'obscurité.

– Je téléphonais...

J'ai eu juste le temps de le soutenir.

– Vous devriez vous recoucher, vous ne tenez pas

debout.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis médecin, vous m’avez sollicité plus tôt dans la nuit. Ça vous revient ?

Il a hoché la tête tandis que je l’aidais à s’allonger.

– Je me suis permis de changer vos draps, ils étaient trempés. J’espère que vous me pardonneriez d’avoir un peu fouillé chez vous, mais vous déliriez dans votre sommeil, vous étiez en nage...

– C’est bon... ça va... merci.

Et il a amorcé un sourire fatigué. Je le lui ai rendu, soulagé.

– Il faut que je parte, d’autres patients...

– Combien de vous dois ? a-t-il fait dans un effort.

– Si vous me le permettez, je passerais vous voir dans la matinée, on s’occupera de tout ça, vous voulez bien ?

Il m’a remercié d’un sourire reconnaissant et mon cœur s’est serré. J’ai écrit mon numéro perso sur une feuille de prescription que j’ai posée près de lui.

– N’hésitez pas.

J’ai effectué mes visites en ne pensant qu’à lui. C’est moi qui étais malade. Je le revoyais dans ses délires... Les mouvements de son corps en feu étaient langoureux, ses gémissements troublants. L’atmosphère lénifiante de l’appartement m’avait complètement hypnotisé, et c’est très impatient que j’ai repris la direction du huitième arrondissement, après mes consultations. J’ai trouvé une place sur le